

La psychanalyse est-elle un féminisme manqué ?



Laurie Laufer

FREUD NATURALISTE ?

En 1932, face à un public de médecins et de disciples psychanalystes, Freud donne une conférence sur la féminité. « On estime que les femmes ont apporté peu de contributions aux découvertes et aux inventions de l'histoire de la culture, lance Freud d'emblée, mais peut-être ont-elles quand même inventé une technique, celle du tressage et du tissage. S'il en est ainsi, on serait tenté de deviner le motif inconscient de cette réalisation. C'est la nature elle-même qui aurait fourni le modèle de cette imitation en faisant pousser, au moment de la puberté, la toison pubienne qui cache les organes génitaux » (Freud, 1932, p. 177). Il s'agit de comprendre, sous la plume de Freud, que ce tressage vient à cacher une absence d'organe pénien. Cette conférence a fait couler beaucoup d'encre et a suscité de longs et nombreux commentaires de la part des féministes analystes comme Luce Irigaray, Sarah Kofman ou Juliet Mitchell, pour ne citer qu'elles, à propos de ce « continent noir » qu'est La femme, pour Freud, de cette « énigme » par essence. À la lecture de ce texte, les féministes, analystes ou non, se sont esclaffées de rire. Comme l'a écrit Judith Butler (1990, p. 52) : « Face aux catégories sérieuses le rire est nécessaire aux féministes. »



Laurie Laufer, psychanalyste, professeure de psychopathologie clinique, CRPMS EA 3522, université Paris-Diderot. laurie.laufer@wanadoo.fr

Mais dans les textes de Freud, comme souvent, il y a des torsions qui peuvent faire comprendre une chose et son contraire – preuve d’une pensée dialectique sans cesse en mouvement – ; en effet, dans cette même conférence, alors qu’on peut le considérer comme naturaliste, il se fait plus « matérialiste » et il écrit : « Ce faisant, il nous faut prendre garde de ne *pas sous-estimer l’influence des organisations sociales qui acculent également la femme à des situations passives. Tout cela est encore loin d’être tiré au clair.* [...] La répression de son agressivité, constitutionnellement prescrite *et socialement imposée* à la femme, favorise le développement de fortes motions masochistes qui parviennent à lier érotiquement les tendances destructrices tournées vers le dedans [...] » (Freud, 2002, p. 178). Freud admet combien l’énigme de la féminité ne sera pas résolue par la psychanalyse, « cette élucidation devra sans doute venir d’ailleurs », écrit-il. Il n’est pas dans la « nature même de la psychanalyse » de décrire ce qu’est la femme. Cette énigme est d’abord soumise à la compréhension de la constitution de la différenciation des êtres vivants en deux sexes. « Nous ne savons rien là-dessus et la bisexualité est pourtant un caractère extrêmement frappant de la vie organique » (*ibid.*). Pour Freud, la question n’est donc pas de savoir ce qu’est une femme, mais « d’examiner comment elle le devient, comment la femme se développe à partir de l’enfant aux dispositions bisexuelles » (*ibid.*). On ne naît pas femme, dit Freud en substance, on le devient, devançant de quelques années la célèbre formule beauvoirienne.

Une lecture attentive de Freud peut parfois désorienter le lecteur. Certes, les féministes ont été très critiques à son égard, parfois à juste titre, relevant les apories de « l’envie de pénis » ou du « complexe de virilité ». Certaines féministes ont rejeté radicalement une psychanalyse considérée comme un discours idéologique essentialisant la différence des sexes, une théorie bourgeoise qui serait articulée à une pratique patriarcale perpétuant la domination des femmes et les stéréotypes de genre, mais la pensée dialectique de Freud rend plus complexes certaines de ses propositions. « Homo », « hétéro », « masculin », « féminin », telles sont les catégories construites socialement qui oublient ce que l’invention de la sexualité infantile freudienne a de subversif. Jean Laplanche écrit ainsi : « Masculin et féminin est la première différenciation que vous faites quand vous rencontrez un autre être humain, et vous êtes habitués à faire cette différenciation avec une certitude exempte d’hésitation. [...] En psychanalyse, en clinique d’une façon générale, l’immense majorité, voire la totalité des “observations”, pose de façon irréfléchie au départ : “Il s’agit d’un homme de 30 ans ; ou d’une femme de 25, etc.” Le genre serait-il vraiment a-conflictuel au point d’être un impensé de départ ? » (Laplanche, 2003, p. 162-163).

C’est précisément l’outil du genre qui peut redonner un nouvel élan à une psychanalyse prise dans les discours courants de son époque, une psychanalyse oublieuse de l’infantile, du polymorphe, de l’inventivité

inconsciente de l'enfant. Comme l'indique Joan Scott (1986, p. 13), « le genre est l'étude des relations entre le normatif et le psychique ». Les stéréotypes de genre (masculin/féminin) sont des constructions sociales qui sont tellement intégrées psychiquement qu'elles en deviennent « naturelles ». C'est pourquoi repenser les catégories qui apparaissent immuables et anhistoriques est l'intérêt même de la méthode du genre (*gender*). L'outil d'analyse des catégories qu'est le genre permet de remettre du conflit, de l'instable, de l'hésitation, de l'intranquillité dans les façons d'appréhender les différences homme/femme, les polarités féminin/masculin, les hiérarchisations sociales, les identités figées, les faits dits « naturels ».

UNE PSYCHANALYSE MISE EN MOUVEMENT PAR LES CRITIQUES

Les réactions antipsychanalytiques dans le champ des sciences sociales ont été fort nombreuses et souvent rudes. Gayle Rubin, anthropologue américaine, a tenté, tout en critiquant une certaine psychanalyse normative, la rencontre entre les *gender studies* et la psychanalyse freudienne (Rubin, 2010). C'est en 1975 que Gayle Rubin s'est fait connaître grâce au « Marché aux femmes », un texte majeur paru dans un ouvrage collectif inaugurant l'anthropologie féministe. À partir de la lecture des textes de Marx et de Freud, de Lévi-Strauss et de Lacan, elle a théorisé une « économie politique du sexe » (Rubin, 1975, p. 62). Gayle Rubin a publié une série d'articles qui mettent en perspective son projet de « créer une éthique sexuelle pluraliste » et qui l'ont confirmée dans son statut de représentante la plus éminente de ce qu'elle a elle-même appelé une « théorie radicale de la politique de la sexualité ». « La bataille entre la psychanalyse et le mouvement des femmes et le mouvement gay est devenue légendaire. Cette confrontation entre les révolutionnaires sexuels et l'establishment des cliniciens a été provoquée en partie par l'évolution de la psychanalyse aux États-Unis, où la tradition clinique a fétichisé l'anatomie » (Rubin, 1975, p. 53). Gayle Rubin rappelle le trajet que l'enfant doit parcourir de stade en stade jusqu'à atteindre le stade génital et « la position du missionnaire », selon son expression toute ironique. Ainsi, selon elle, la pratique clinique a une mission : celle de rectifier les trajectoires de ceux qui « en sont venus à dérailler sur la voie de leur but "biologique" ». La pratique clinique impose la norme sexuelle, selon Rubin, « transformant la loi morale en loi scientifique ». C'est pourquoi les mouvements gays et féministes ont considéré la psychanalyse comme l'un des dispositifs normatifs. Une critique de la psychanalyse s'imposait donc. Gayle Rubin rappelle cependant que « la psychanalyse présente un ensemble unique de concepts permettant de comprendre les hommes, les femmes et la sexualité. Et le plus important est que la psychanalyse fournit une description des mécanismes par lesquels les sexes sont divisés et déformés, une description de la manière dont des petits enfants

bisexuels et androgynes sont transformés en garçons et en filles. La psychanalyse est une théorie féministe manquée » (Rubin, 1975, p. 54). Elle ajoute : « Comme la psychanalyse est une théorie du genre, l'écarter serait suicidaire pour un mouvement politique qui se consacre à éradiquer la hiérarchie de genre (ou le genre lui-même) » (*ibid.*, p. 68).

Il s'agirait alors de puiser dans les *gender studies* les critiques faites à la psychanalyse afin de mettre en mouvement la psychanalyse elle-même, qui ne peut s'exclure de l'histoire dans laquelle elle s'inscrit¹. Une approche épistémologique de la psychanalyse a pu montrer que là où elle a été le plus souvent dogmatique et le moins plastique (notamment dans certaines positions visant la femme et les homosexualités), on a pu assister à l'émergence d'une pensée inventive et vivante en dehors de son domaine et le plus souvent très critique à son endroit. Dans cette démarche, il s'agit d'interroger dans quelle mesure la pratique analytique peut se trouver éclairée ou infléchie par d'autres discours sans perdre sa spécificité.

La psychanalyse a, semble-t-il, abandonné son propre terrain au profit des « théories de la construction sociale de la sexualité » depuis les années 1970. En s'érigeant comme expert de la santé mentale, devenant de plus en plus psychiatrisante ou médicalisante, la psychanalyse, du moins certains psychanalystes qui se considèrent porte-voix de la psychanalyse, ont produit, parfois à juste titre, une certaine défiance dans le champ des sciences sociales à l'égard des théories étiologiques qui normalisent des comportements en les médicalisant. Cette défiance pour la psychanalyse est fabriquée par le praticien lui-même qui s'est constitué en expert des règles et des conduites à tenir dans le domaine de la sexualité. Comme l'indique Jean Allouch (2010, p. 12) : « C'est à ce titre qu'il est consulté par les tribunaux, par les médias, par les organismes éducatifs, par le législateur, etc. Et certains psychanalystes répondent à cette demande, se prononcent sur le mariage homosexuel, sur la possibilité pour les homosexuels d'élever des enfants, sur les mères porteuses. Comme s'ils pouvaient tenir un discours général sur de telles questions de société. Mais aussi comme s'ils savaient la norme, et comme si cette norme faisait l'unanimité dans "la profession". Ce dérapage est dû à l'emprise du médical sur l'analytique, une emprise que Freud a combattue largement, en vain. »

Pourtant, l'une des ruptures épistémologiques introduite par la théorie freudienne consiste en la dépathologisation du fait sexuel humain dans *toutes* ses dimensions. Freud n'a eu de cesse de démontrer que le développement libidinal n'est pas stable, qu'il n'y a pas de stade, que la génitalité est un mythe et le graal développemental de la « maturité sexuelle », une illusion. La question freudienne n'est pas celle d'une

1. Lorsque je dis « la » psychanalyse, c'est une facilité de langage, je ne parle pas au nom de la psychanalyse, mais en tant qu'analyste.

identité sexuelle, mais davantage celle des constellations identificatoires de la vie psychique. Ce qui caractérise les pulsions sexuelles, dit-il encore, c'est leur immense plasticité et non pas l'objet de la pulsion elle-même. Freud aura conservé comme une boussole l'idée d'une polymorphie de la sexualité infantile. En effet, Freud n'a eu de cesse de montrer que, dans l'expérience de la sexualité humaine, il y a des différences et des genres multiples, des conduites et des pratiques sexuelles diversifiées presque à l'infini, bref, des différenciations complexes et subtiles dans une *polysexualité* soumise, selon les temps et les lieux, à une variété de normes elles-mêmes plus ou moins contraignantes et plus ou moins nécessaires. Freud disait que les normes sont arbitraires et conventionnelles, qu'elles relèvent d'une fiction et donc de l'imaginaire social. Lacan, reprenant cette idée, dit lors d'une interview en 1973 sur France Culture, publiée dans la revue *Le coq héron* en 1974 : « Il y a des normes sociales faute de toute norme sexuelle, voilà ce que dit Freud. » Et c'est encore Lacan qui, le premier, avait mis en garde les analystes dès les années 1960 au sujet d'Œdipe dont il disait qu'il « ne saurait tenir indéfiniment l'affiche dans les formes de société où se perd de plus en plus le sens de la tragédie » (Lacan, 1966, p. 813). Et, en 1967, Lacan parlait même de « l'attachement spécifié de l'analyse aux coordonnées de la famille [qui] est un fait qui est à estimer sur plusieurs plans. Il est extrêmement remarquable dans le contexte social. Il semble lié à un mode d'interrogation de la sexualité, qui risque fort de manquer une conversion sexuelle qui s'opère sous nos yeux » (Lacan, 1967, p. 587).

Malgré ces avertissements, une certaine psychanalyse a « manqué une conversion sexuelle qui s'opère sous nos yeux » et a produit un discours normalisant. Il existe, par conséquent, plusieurs grandes critiques faites notamment par les féministes et les *gender studies* à la théorie psychanalytique freudo-lacanienne :

- La naturalisation et la biologisation de la différence homme/femme, une essentialisation ou une ontologie de ces catégories. La différence des sexes serait pour certains la capacité même de penser, ce qui est relayé désormais par certains psychanalystes qui s'expriment comme experts sur le mariage dit « pour tous ». Il y a pourtant chez Freud le constat de la grande énigme que constitue la différence des sexes. À la fin de son parcours théorique, en 1938, Freud avance que la psychanalyse ne peut rien dire de la différence des sexes et de la bisexualité psychologique. Il écrit dans *L'abrégé de psychanalyse* : « Nous nous trouvons en face d'une grande énigme, d'un problème posé par un fait biologique, celui de l'existence de deux sexes. Là finissent nos connaissances et ce fait, nous n'arrivons pas à le ramener à autre chose. La psychanalyse n'a contribué en rien à résoudre ce problème qui est sans doute tout entier d'ordre biologique. Nous ne découvrons dans le psychisme que des reflets de cette grande opposition et nos explications se heurtent à une difficulté dont nous soupçonnions depuis longtemps le motif

[...]. Le fait de la bisexualité psychologique pèse sur nos recherches et rend difficile toute description » (Freud, 1938, p. 58-59). Il constate la « mobilité de la libido, c'est-à-dire la facilité avec laquelle elle passe d'un objet à l'autre », ou encore le fait que le corps tout entier est érogène (*ibid.*). Lacan, dans son retour à Freud, prolongera cette idée en disant, notamment dans le séminaire *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* : « Dans le psychisme, il n'y a rien par quoi le sujet puisse se situer comme être de mâle ni être de femelle » (Lacan, 1973, p. 228). Donc la différence des sexes et la bisexualité psychologique ne sont pas des repères si fiables pour Freud. Le corps, le sexe, la sexualité restent trop indisciplinés. Ils ne relèvent pas si simplement de bicatégoriques. C'est le propos d'ailleurs de la biologiste féministe Anne Fausto-Sterling dont l'article de 1993 « Les cinq sexes » avait fait scandale, dans lequel elle évoquait un continuum des sexes et qu'elle reprend en 2000 dans « Les cinq sexes revisités » : « Il est plus juste de conceptualiser le sexe et le genre comme différents points dans un espace multidimensionnel » (Fausto-Sterling, 2000, p. 85). Car penser le continuum, c'est toujours penser entre deux pôles ;

– Une autre grande critique revient souvent contre une certaine psychanalyse : l'anhistoricisation qui entraîne une forme d'apolitisme de la psychanalyse et une dépolitisation de son écoute. Concernant cet apolitisme, Monique Wittig, une des critiques les plus virulentes de la psychanalyse, écrit : « Notre refus de l'interprétation totalisante de la psychanalyse fait dire que nous négligeons la dimension symbolique. Ces discours parlent de nous (les femmes et les homosexuels) et prétendent dire la vérité sur nous dans un champ apolitique comme si rien de ce qui signifie pouvait échapper au politique et comme s'il pouvait exister en ce qui nous concerne des signes politiquement insignifiants » (Wittig, 1992, p. 69) ;

– L'universalisme interprétatif et l'invariant des concepts sont aussi des critiques importantes. Wittig écrit encore : « La pensée *straight* se livre à une interprétation totalisante à la fois de l'histoire, de la réalité sociale, de la culture et des sociétés, du langage et de tous les phénomènes subjectifs. Je ne peux que souligner ici le caractère oppressif que revêt la pensée *straight* dans sa tendance à immédiatement universaliser sa production de concept, à former des lois générales qui valent pour toutes les sociétés, toutes les époques, tous les individus. C'est ainsi qu'on parle de *l'échange des femmes*, de *la* différence des sexes, de *l'ordre* symbolique, de *l'inconscient*, *du* désir, de *la* jouissance, de *la* culture, de *l'histoire* » (Wittig, 1992, p. 71) ;

– Enfin : l'obsession de l'étiologie psychosexuelle et pathologisante. Ces contours fabriquent ce que Foucault a qualifié de dispositif disciplinaire bionormatif qui tend à « gouverner et à dresser les corps » – ce qu'il a appelé le « biopouvoir ». À la fin des années 1970, Foucault étudie les transformations des formes de pouvoir à la fin du XVIII^e siècle et il désigne

par le terme de « biopolitique » une nouvelle forme de gouvernementalité, la manière dont le pouvoir se transforme afin de gouverner non seulement des individus à travers un certain nombre de procédés disciplinaires, mais également l'ensemble des vivants constitués en population. Dans la mesure où la santé, l'hygiène, l'alimentation, la sexualité, la natalité sont devenues des enjeux économiques et politiques, la biopolitique s'occupe de la gestion de ces pratiques. L'apparition de la biopolitique et de l'*homo psychologicus* est coextensive avec les discours médicaux et l'inflation discursive scientifique des XVIII^e et XIX^e siècles. À ce moment-là émergent les identités et les catégories psychologico-médicales qui identifient un sujet pour mieux le contrôler. On parle du « pervers », de « l'homosexuel ». Le corps devient « dressable », assujéti à une discipline que le pouvoir contrôle par la médecine, la psychologie et la psychiatrie.

Dans ses travaux, Foucault analyse l'invention de la psychanalyse en la replaçant dans un contexte historique, politique, économique et moral. La psychanalyse, à l'instar des discours psychiatriques et sexologiques de la fin du XIX^e siècle, est étudiée comme un discours situé historiquement. Pour Foucault, la psychanalyse a été rattrapée par les instruments de contrôle biopolitique que sont la psychologie et la psychiatrie.

LA RUPTURE ÉPISTÉMOLOGIQUE FREUDIENNE : UNE SEXUALITÉ HORS NORME

Or, il y a cependant un irréductible du sujet de la psychanalyse, c'est la pulsion et la variabilité de son objet, son excès, la compulsion de répétition, la jouissance. Le sujet auquel a affaire la pratique analytique se confronte à une réalité qui l'excède, à une réalité qui excède l'ordre du normatif et du biologique, à une *excédence* dont l'insistance, la persistance marque l'irréductibilité de l'être de langage à la norme et aux coordonnées biologiques. L'inconscient, la pulsion rompent avec le cours « normal » et « naturel » des choses, c'est à cet endroit que les biopouvoirs ne veulent rien savoir. La psychanalyse prolifère sur l'excès, sur les restes irréductibles de la norme – à savoir la jouissance. Jouissance liée au fait qu'il n'y a pas simplement des organismes ou des corps régulés par le plaisir ou le déplaisir, mais aussi des corps confrontés aux pulsions, aux ratages du langage, à l'inconscient et à ses formations (actes manqués, lapsus, oublis...).

Il ne s'agit pas, selon moi, de sauver Freud, mais simplement de revenir à ce qui a fait le tranchant subversif de l'invention de la psychanalyse comme méthode et comme pratique. La psychanalyse s'est fondée notamment sur trois points importants :

- Foucault le rappelle en écrivant dans *L'histoire de la folie à l'âge classique* (1972) qu'« il faut être juste avec Freud ». Foucault a reconnu chez Freud le geste essentiel qui a consisté à être « le premier à avoir entrepris d'effacer radicalement le partage du positif et du négatif (du normal et du pathologique, du compréhensible et de l'incommunicable, du signifiant

et de l'insignifiant) » (Foucault, 1975, p. 1627), notamment concernant la folie. C'est une nouvelle façon d'appréhender un continuum entre le normal et le pathologique. Freud considère le délire comme une construction de la vie psychique ;

- Ce premier temps produit corrélativement un deuxième point essentiel à l'époque de Freud. C'est la rupture avec une idéologie de la dégénérescence qui présidait alors à la conception des phénomènes pathologiques, notamment de l'hystérie et de l'homosexualité. Krafft Ebing en Allemagne et Magnan en France en étaient à l'époque les fermes représentants ;

- Le troisième point essentiel concerne la méthode et la pratique elle-même, c'est-à-dire sa dimension technique. Un petit épisode dans les *Études sur l'hystérie* est d'une grande importance pour l'invention de la psychanalyse, non seulement en tant que méthode mais aussi en tant que rupture avec ce qui se pratiquait à l'époque de Charcot et de ses patientes hystériques. Freud est avec Emmy von N. qui souffre, entre autres symptômes, de douleurs gastriques qui l'empêchent de dormir, il écrit : « Par un détour quelconque, j'arrive à lui demander comment ses douleurs gastriques sont survenues et d'où elles proviennent... Avec assez de réticences, elle me répond qu'elle n'en sait rien. Je lui donne jusqu'au lendemain pour s'en souvenir. Elle me dit alors d'un ton très bourru qu'il ne faut pas lui demander toujours d'où provient ceci ou cela, mais la laisser raconter ce qu'elle a à dire. J'y consens et elle poursuit sans préambule » (Freud, 1895, p. 48). Ce consentement renverse les positions entre le médecin sachant et savant et la patiente. Le savoir n'est plus du même côté.

Libérer la parole allait donc de pair avec un élargissement de la sexualité, un élargissement du concept du sexuel, par-delà les normes qui, à tel moment de l'histoire, prescrivent telle ou telle organisation dominante et condamnent toutes les autres. Cet épisode est majeur parce qu'il met en place ce qui est le levier de la technique analytique : le transfert, ce que Lacan reprendra en critiquant la notion de contretransfert. « Le contretransfert n'est rien d'autre que la fonction de l'ego de l'analyste, ce que j'ai appelé "la somme des préjugés de l'analyste" » (Lacan, 1975, p. 31). La position *technique* et non seulement *éthique* de l'analyste serait de se défaire de ces préjugés, ce qu'il exprimera dans une autre formule : « Si l'analyste essaye d'occuper cette place [...] qui détermine son discours [celle de l'objet a], c'est justement de *n'être absolument pas là pour lui-même* » (Lacan, 1969, p. 59). C'est précisément sa dimension sociale et politique.

Alors, que s'est-il passé pour que la charge soit aussi violente ? En 1966, Lacan écrivait déjà : « La psychologie est véhicule d'idéaux. La psyché n'y représente plus que le parrainage qui la fait qualifier d'académique. *L'idéal est serf de la société*. Un certain progrès de la nôtre illustre la chose, quand la psychologie ne fournit pas seulement aux voies, mais défère aux vœux de l'étude de marché » (Lacan, 1966, p. 832).

Les sirènes du marché et du discours de la science ont rendu sourde la psychanalyse. Les discours du capitaliste et celui de la science ont rendu muet celui de la psychanalyse : déférant aux vœux du marché, elle s'est pliée à la séduction des bionormes, les experts d'Œdipe ont proliféré, les Torquemada de la sexualité se sont lâchés. Il y a un retour vers les théories de la dégénérescence maquillé en catastrophisme devant l'expression et la visibilité des « nouveaux modes de jouissance », selon l'expression consacrée, aussitôt pathologisés, catégorisés en perversion sociale ou en psychose ordinaire. Pour certains psychanalystes, il n'y a plus de révolutionnaires, il n'y a que des malades. Rappelons que pour Freud les hystériques n'étaient pas malades mais inventaient la possibilité de faire des symptômes corporels un langage. Or, l'ordre médical érigé en ordre symbolique a gommé les désordres du désir. La méthode et la pratique ont été érigées en discours qui n'a pas échappé à son institutionnalisation, à son officialisation, qui a donc produit des « professionnels de la profession », qui se répandent en experts sur les ondes. Pour un certain nombre de penseurs des *gender studies*, la psychanalyse est un produit dérivé de la pensée dominante et *straight*, hétéronormative et totalisante dont la nature est oppressive, inquisitrice et manipulatrice.

UNE REPOLITISATION DE LA PSYCHANALYSE

Le praticien aujourd'hui ne peut pas rester sourd à ces critiques, il en va de sa position et de sa pratique : la psychanalyse est un savoir situé et constitué historiquement. Afin de mettre en jeu une réplique au pouvoir normalisant, il s'agit pour l'analyste de défaire sans cesse son rapport au savoir et aux normes qu'il institue. « Le discours de l'analyste doit se trouver à l'opposé de toute volonté, au moins avouée, de maîtriser. Je dis "au moins avouée" non pas qu'il ait à la dissimuler, mais puisque, après tout, il est facile de redéraper toujours dans le discours de la maîtrise » (Lacan, 1969, p. 79). La psychanalyse, en tant que méthode, théorie et pratique, peut-elle se passer de sa propre réflexivité ? Qu'est-ce qu'un dispositif qui ne met pas en perspective son propre mode de fabrication, ses propres conditions d'apparition ? Qu'est-ce qu'un discours qui ne se confronte pas à ce qu'il a voulu oublier de lui-même ou exclure de lui-même ? Le dispositif de pouvoir reviendrait-il comme refoulé de la psychanalyse ? La psychanalyse a une histoire et a produit une histoire, mais, comme l'écrit Michel de Certeau (1987, p. 98) : « Là où la psychanalyse "oublie" sa propre historicité, c'est-à-dire son rapport interne à des conflits de pouvoir et de place, elle devient ou un mécanisme de pulsions, ou un dogmatisme du discours, ou une gnose de symboles. » L'auteur propose une « repolitisation » (Certeau, 1987, p. 75) des pratiques et des discours institués : repolitisation à l'intérieur de la psychanalyse elle-même et repolitisation de la psychanalyse au regard de l'histoire dans laquelle elle s'inscrit et qui la transforme. N'être dupe ni du discours qu'il

tient, ni du discours qui le tient, tel est le travail d'analyse transférentielle du clinicien vis-à-vis de son propre savoir. La pensée critique et éthique est sans doute de s'expliquer avec soi-même : d'où vient le discours que je tiens et qui me tient ? Le « psy » devrait-il faire l'économie de cette désaliénation à son propre discours ?

Pourquoi la psychanalyse aujourd'hui est-elle inaudible ? Parce qu'elle n'a plus rien à dire ? Plus rien à inventer ? On rit doucement devant la vieille dame *straight* et mal fagotée qu'elle est devenue, petite bourgeoise dépassée par les hordes de ceux qui en veulent plus et plus vite, qui préfèrent le plaisir des corps au désir amarré à son manque de l'Autre, qui crie à la perversion sociale parce qu'elle ne comprend plus rien à ces techniques de reproduction assistée, à ses couples homoparentaux qui veulent maintenant se marier, à ces transsexuels qui choisissent leur genre, aux « tapettes mystiques, fantasmeurs, *drag queens* et *drag kings*, clones, cuirs, femmes en smoking, femmes féministes ou hommes féministes, masturbateurs, folles, divas, *snap !*, virils soumis, mythomanes, *wannabe*, tantes, camionneuses, hommes qui se définissent comme lesbiens, lesbiennes qui couchent avec des hommes », pour reprendre la liste non exhaustive d'Eve Kosofsky Sedgwick (1998, p. 112). On se moque d'elle gentiment ou plus violemment devant ses radotages d'un autre temps. On lui laisse encore une parole médiatique où elle ressasse ses vieilles manies. Le symbolique, la castration, le désir et le manque, le déclin du père sont des notions ramollies. Elle est prise entre la séduction de l'égopsychologie adaptative versant dans le comportementalisme et l'appareillage dogmatique du discours médicalisant et psychopathologisant qui, quoi que l'on dise, trouvera toujours une catégorie qui vous épingle. Devant ces armées, la vieille trébuche et radote. Elle n'est plus subversive, la vieille dame, même pas indigne. Rien de ce qui a fait son allure scandaleuse, sa folle idée de la pulsion excessive et de sa sexualité polymorphe n'a résisté à son moralisme bien-pensant. Elle s'est rangée des voitures, ou peut-être est-elle dans le placard ! Alors, si elle est dans le placard, il y a un espoir – si elle redevenait indigne ? La psychanalyse, aujourd'hui, dans la transmission de ses discours courants, dans sa pratique même, court un grand risque. Elle court le risque de ce rendez-vous manqué avec les théories féministes, elle court le risque d'un ratage avec les *gender studies*, les *queer studies*. La chance épistémologique aujourd'hui pour revivifier la psychanalyse dans sa pratique et sa transmission est de ne pas négliger le débat avec les *gays et lesbian studies*, peut-être évitera-t-elle d'étouffer par congestion de moralisme et asphyxie de normativité.

Lacan écrit en 1979, à la fin de son enseignement : « Telle que maintenant j'en arrive à la penser, la psychanalyse est intransmissible. C'est bien ennuyeux. C'est bien ennuyeux que chaque psychanalyste soit forcé – puisqu'il faut bien qu'il y soit forcé – de réinventer la psychanalyse » (Lacan, 1979, p. 220). C'est sans doute par l'invention d'un certain style

échappant à chaque fois à toute normalisation que la psychanalyse peut trouver les voies de sa transmission. Alors quel serait le style de cette invention incessante ?

Lorsqu'il présentait la psychanalyse comme « une érotologie de passage », Jean Allouch (1998, p. 164) disait que « la psychanalyse sera foucauldienne ou ne sera plus ». Peut-être pourrions-nous dire aujourd'hui : la psychanalyse sera féministe ou ne pensera plus. Elle sera engluée dans la pensée *straight* que dénoncent Wittig et les féministes. Que serait alors une psychanalyse féministe ? Une pratique déconstruisant les conditions de production d'un discours dominant, forant les trous dans la langue et créant le brouillage des genres, polymorphe et politique, excessive et érotologique. Une pratique qui ne cesse de maintenir un rapport critique à son savoir. Cette démarche trouve un point de rencontre avec ce que Jean Allouch dit d'une pratique possible de l'analyste : « À vrai dire, la définition stricte du sujet par le signifiant [...] suffit à exiger du psychanalyste, dans sa fraternité avec l'analysant, qu'il n'accueille celui-ci qu'en écartant quelque catégorisation que ce soit : nosographique, sexiste, raciale, communautariste. Que sais-je de qui pénètre dans mon consultoire pour me demander une psychanalyse ? Vais-je, à son aspect, juger en phénoménologue qu'il est homme, femme, homosexuel, religieux, pauvre, intelligent, noir, jeune ou quoi que ce soit ? Précisément pas. Une psychanalyse, côté psychanalyse, ne s'engage qu'avec cette abstention-là. Si Freud, en un geste aussi inaugural que le doute méthodique de Descartes, n'avait su et pu mettre son savoir au vestiaire, faire un pas de côté par rapport à cette pseudo-maîtrise que Charcot exerçait, un mouvement freudien n'aurait tout simplement jamais eu lieu » (Allouch, 2007, p. 77).

Ne pas savoir, telle est la position critique de l'analyste ; ne pas savoir, c'est-à-dire s'abstenir de toute catégorisation. Ainsi il s'agit d'inventer, sans cesse, dans la pratique freudienne, ce qui déloge une norme de son pouvoir de normalisation et de catégorisation et de lui donner sa puissance d'agir. Se situer à la marge, dans un écart permanent qui évite le chant des sirènes du pouvoir, les illusions d'un idéal, de l'ordre moral et de leurs attributs imaginaires : telle serait la position éthique, technique et politique de la pratique freudienne. Un pari.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLOUCH, J. 1998. « La psychanalyse, une érotologie de passage », Paris, *Cahiers de l'Unebêvue*, Paris, EPEL.
- ALLOUCH, J. 2007. *La psychanalyse est-elle un exercice spirituel ? Réponse à Michel Foucault*, Paris, EPEL.
- ALLOUCH, J. 2010. « Entretien avec S. Boehringer et L-G. Tin », dans *Homosexualité, aimer en Grèce et à Rome*, Paris, Les Belles Lettres, Signets, 7-19.
- BUTLER, J. [1990] 2005. *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte.

- CERTEAU, M. (de). 1987. *Histoire et psychanalyse*, Paris, Gallimard.
- LAPLANCHE, J. 2003. *Sexual. La sexualité élargie au sens freudien*, Paris, Puf.
- FAUSTO-STERLING, A. [2000] 2013. « Les cinq sexes revisités », dans *Les cinq sexes. Pourquoi mâle et femelle ne sont pas suffisants*, Paris, Payot.
- FOUCAULT, M. 1972. *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard.
- FOUCAULT, M. [1975] 2001. « Pouvoir et corps, interview de M. Foucault dans *Quel corps ?* », dans *Dits et écrits*, Paris, Gallimard.
- FREUD, S. [1895] 1990. *Études sur l'hystérie*, Paris, Puf.
- FREUD, S. [1932] 2002. *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, « La féminité », Paris, Gallimard, 150-181.
- FREUD, S. [1938] 1985. *Abrégé de psychanalyse*, Paris, Puf.
- KOSOFSKY SEDGWICK, E. 1998. « Construire des significations queer », dans D. Eribon, *Les études gay et lesbiennes*, Paris, Éditions du Centre Georges Pompidou, 109-117.
- LACAN, J. [1953-1954] 1975. Le Séminaire, Livre I, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Le Seuil.
- LACAN, J. [1963-1964] 1973. Le Séminaire, Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil.
- LACAN, J. [1964] 1966. « Position de l'inconscient », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 829-850.
- LACAN, J. 1966. « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 793-828.
- LACAN, J. [1967] 2001. « La proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'école », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 575-591.
- LACAN, J. [1969-1970] 1991. Le Séminaire, Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil.
- LACAN, J. 1979. « 9^e congrès de l'École freudienne de Paris sur la transmission », dans *Lettres de l'École*, 25, vol. II, 219-220.
- RUBIN, G. [1975] 2010. « Le marché aux femmes, "économie politique" du sexe et systèmes de sexe/genre », dans *Surveiller et jouir, anthropologie politique du sexe*, Paris, EPEL, 23-82.
- RUBIN, G. 2010. « Penser le sexe : pour une théorie radicale de la politique de la sexualité », dans *Surveiller et jouir, anthropologie politique du sexe*, Paris, EPEL, 135-224.
- SCOTT, J.W. [1986] 2012. « Le genre : une catégorie utile d'analyse historique », dans *De l'utilité du genre*, Paris, Fayard.
- WITTIG, M. [1992] 2001. *La pensée straight*, Paris, Balland.

LAURIE LAUFER, LA PSYCHANALYSE EST-ELLE UN FÉMINISME MANQUÉ ?

RÉSUMÉ

Il s'agit de puiser dans les *gender studies* les critiques faites à la psychanalyse pour mettre en mouvement la psychanalyse elle-même, qui ne peut s'exclure de l'histoire dans laquelle elle s'inscrit. Gayle Rubin écrit que « la psychanalyse est un féminisme manqué » et « une théorie du genre ». Une approche épistémologique de la psychanalyse a pu montrer que là où elle a été le plus souvent dogmatique et le moins plastique (notamment dans certaines positions visant les femmes et les homosexualités), on a pu assister à l'émergence d'une pensée inventive et vivante en dehors de son domaine et le plus souvent très critique à son endroit.

Dans cette démarche, il s'agit d'interroger dans quelle mesure la pratique analytique peut se trouver éclairée ou infléchie par d'autres discours sans y perdre sa spécificité. Pourquoi la psychanalyse est-elle si critiquée actuellement ? Est-elle si normative ? Il s'agit d'inventer, sans cesse, dans la pratique freudienne, ce qui déloge une norme de son pouvoir de normalisation et de catégorisation, il s'agit de lui donner sa puissance d'agir.

MOTS-CLÉS

Psychanalyse, genre, féminisme, norme, *gender studies*, subversion, invention analytique.

LAURIE LAUFER, PSYCHOANALYSIS AS A FORM OF FEMINIST THEORY MANQUÉ ?

ABSTRACT

This article explores the criticism levelled at psychoanalysis by work in the field of gender studies and this as a means of engaging with psychoanalysis itself, as the latter cannot voluntarily exclude itself from the history of which it is a part. Gayle Rubin writes that « psychoanalysis is a feminist theory manqué » and that « psychoanalysis is a theory of gender ». An epistemological approach shows that at times when psychoanalysis has shown itself to be dogmatic and inflexible (notably in positions adopted towards women and homosexuality), dynamic and innovative new stances have arisen beyond its bounds, and generally, they have been highly critical of psychoanalysis. This approach enables us to ask to what extent analytical practice is enlightened and coloured by other forms of discourse, without forasmuch its specificity being lost. Why is psychoanalysis the target of such criticism today ? Is it really so normative ? Inventiveness must be the guiding principle of Freudian practice so that norms may be stripped of the normalising power through which individuals are put into categories. Only then will it have the power to act.

KEYWORDS

Psychoanalysis, gender, feminism, norms, gender studies, subversion, analytical inventiveness.